

Analyse : de la vie des personnages Recherche personnage désespérément

Marcel Jean

Volume 7, Number 2, November 1987, January 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34523ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jean, M. (1987). Analyse : de la vie des personnages : recherche personnage désespérément. *Ciné-Bulles*, 7(2), 32–35.

Marcel Jean

Recherche personnage désespérément

■ Je considère généralement Madonna comme étant la créature (mot que j'emploie ici dans son sens le plus strict) la plus sexy que nous ait offerte l'Amérique depuis Betty Boop (tout en considérant que Marilyn Monroe est un cas à part). À la différence que si l'existence de Betty Boop — dont les rondeurs bougeaient si admirablement au rythme de la musique de Cab Calloway — s'arrêtait à l'endroit même où la plume des frères Max et Dave Fleisher touchait au papier, les limites de l'existence de Madonna sont moins précises, plus floues, nébuleuses même, et m'amènent à me poser des questions.

Des questions qui ne datent pas d'aujourd'hui, puisqu'elles ont pris forme progressivement, d'abord devant l'écran d'un téléviseur sur lequel apparaissait l'aguichante blonde, affublée d'une robe de mariée et chantant **Like a Virgin** ; puis devant un numéro de la revue *Penthouse* emprunté à un ami par quelqu'un qui n'a pas le courage de faire ses affaires lui-même. C'était en septembre 1985 et les magazines *Playboy* et *Penthouse* annonçaient tous deux des photos de Madonna nue (coup publicitaire que *Penthouse* a refait en septembre dernier).

Sur le papier glacé, des photos, en noir et blanc, d'une jeune femme qui ne ressemble pas aux autres jeunes femmes qu'on retrouve à l'intérieur du magazine. Elle n'a pas leur regard, elle n'a pas leur moue, ni leur façon d'écartier les genoux tout en ayant l'air de les resserrer. Visiblement, elle et le photographe sont des amateurs ignorant tout des rudiments de la photographie de charme.

Mais ces images, aussi émouvantes que leur apparente maladresse puisse les faire paraître, sont décevantes. Et, paradoxalement, c'est de cette

déception que vient tout leur intérêt. Car ces photographies, si l'on veut bien me permettre la grossièreté de l'expression, ne livrent pas la marchandise (en écrivant cela, je pense à la réplique de Sandrine Bonnaire dans **la Puritaine** de Jacques Doillon : « Je ne mange plus de viande. Ici, c'est moi la viande ».).

En effet, si *Penthouse* a été vendu en septembre 1985 à plus de cinq millions d'exemplaires, c'est en partie parce que la couverture du magazine montrait une photo pleine page de Madonna et qu'un titre laissait clairement entendre qu'à l'intérieur Madonna enlevait à la fois le haut et le bas. Or, la jeune femme qui posait à l'intérieur de la revue n'était pas Madonna. Pas encore. C'était une bien jolie fille, aux cheveux bruns et assez longs, une fille en santé mais une fille anonyme. Une fille au corps anonyme. Un corps que le *star-system* n'avait pas encore investi. Il n'y avait pas de trace de Madonna dans ces photos. Il n'y en avait pas pour la simple raison qu'à l'époque où elles ont été prises, Madonna n'avait pas encore pris corps. À cette époque, Madonna n'avait pas encore comblé le vide existant dans l'imaginaire de ses millions de futurs fans. Il était donc absurde de croire qu'elle pouvait alors être prise en photo.

La jeune femme dont les photos paraissent dans ce numéro de *Penthouse* a un nom, nom que je ne connais pas et que je n'ai pas cherché à connaître. C'est à partir du corps de cette jeune femme qu'un beau jour Madonna a été créée. Et pour créer Madonna il a fallu de la dentelle, un chandail déchiré mettant le nombril bien en évidence, trois ou quatre crucifix, un grain de beauté au même endroit que celui qu'arborait souvent Marilyn Monroe (sur la pommette de la joue gauche), de la teinture pour les cheveux et une chanson. Un corps aussi. Ce n'est qu'au moment où tous ces éléments ont été réunis, au moment où elle est apparue pour la première fois à la télévision en susurrant **Like a Virgin**, que Madonna s'est mise à exister.

Madonna a d'abord été un *look*, une manière de paraître qui dure ce que dure les modes. Puis elle s'est complexifiée, elle s'est transformée. Elle a changé de vêtements et de coupe de cheveux, elle a changé d'allure et a réussi le tour de force de se tenir à flot dans la réorganisation. C'était l'épreuve définitive : la preuve que le personnage avait bel et bien pris chair, qu'il était reconnaissable à autre chose qu'à son *look* débraillé.



Voilà, le mot est lancé, Madonna est un personnage. Un personnage qui ne demande qu'à être médiatisé. Un personnage servi en clips, en posters, en pochettes de disque et, bien sûr, il fallait y penser, en films. *Who's that girl?* La réponse est simple : une star. Madonna est un personnage élevé au rang de star, un personnage rare d'une espèce dont chaque décennie ne livre que quelques exemplaires. Madonna, Prince, Michael Jackson, on a rapidement fait le tour. Les deux premiers ont fait des films, tandis que le troisième, qui n'a eu droit qu'à un petit rôle dans *The Whiz*, de Lumet, finira sûrement par en faire. Et rappelons qu'au Québec les stars Ding et Dong préparent leur propre film...

Madonna est un personnage comme l'était Betty Boop, c'est-à-dire une invention, une image, une créature, quelque chose qui de prime abord n'existe que dans les limites médiatiques qu'on lui a imposées. En fait, Madonna est une star, synonyme de personnage, d'image et de créature. Mais Betty Boop, tout comme Charlot, a connu la gloire à une époque où les limites des médias étaient précises. En dehors du cinéma, il n'y avait point de Betty Boop. Pas de Charlot non plus.

Cependant, plus le XX^e siècle avance, moins les médias connaissent de limites. Avec le résultat qu'il est de moins en moins possible de savoir où s'arrête le personnage et où commence ce qui lui a précédé. Ce qui était déjà difficile à l'époque de l'âge d'or du *star-system* est aujourd'hui pratiquement impossible. Le personnage n'a plus de limites. « *What you see is what you get!* » disent les Américains.

L'idée voulant qu'un personnage (un personnage de cinéma, par exemple) soit l'équivalent de celui qui l'incarne est profondément ancrée en nous. Citons seulement le cas de Lucie Mitchell, la marâtre d'*Aurore, l'enfant martyre*, qui fut longtemps fustigée par les gens qu'elle croisait dans la rue. Je pense aussi, à titre d'exemple récent, à une très courte scène de *Cotton Club*, de Francis Ford Coppola. Nous sommes à l'entrée du très célèbre club de Harlem et le cinéaste veut signifier que les artistes les plus célèbres s'y rendaient pour y voir et y écouter les meilleurs danseurs et musiciens noirs de New York. Aussi montre-t-il Charlot, avec sa canne, son chapeau melon et sa démarche saccadée, qui s'avance en sautillant vers la porte du club. Le sens de cette petite scène est clair. Tout le monde comprend, chacun reconnaît ici l'allure de Chaplin. Mais, justement, le Chaplin qui se rendait au Cotton Club n'avait certainement pas l'accoutrement du clochard céleste. Charles Spencer Chaplin ne se dandinait pas à la manière de Charlot lorsqu'il marchait.

La toute-puissance de l'image est clairement démontrée par cet exemple tiré du film de Coppola. Ici, le signe n'existe qu'en usurpant le signifiant d'un autre signe, et par ce tour de passe-passe Charles Spencer Chaplin s'évapore et disparaît une fois de plus derrière Charlot qui, pourtant, ne devait même pas être en cause. Le personnage, l'apparence, éclipse d'un seul coup son créateur. Ce qui est extérieur au paraître n'existe tout bonnement plus.

Madonna première manière,
Desperately Seeking Susan

Personne ne s'offusque de ce subterfuge, puisque ce type de substitution est monnaie courante. Personne ne s'élève non plus contre les photos publiées dans *Penthouse*, même si les nombreux lecteurs du magazine ont certainement été étonnés de ne pas vraiment y reconnaître celle qui les a tant fait fantasmer. C'est que l'image — soyons plus précis et disons plutôt la présence audiovisuelle — est aujourd'hui telle qu'elle occupe la totalité du champ et qu'il est désormais fort difficile de passer outre.

C'est aussi cela, l'ère du faux, du vide. Une ère qui sied à merveille au cinéma puisqu'elle en est en partie issue. Et il me plaît, à ce stade-ci de ma réflexion de passer à ce grandiose mythe du cinéma, à cette star au firmament des stars que fut Marilyn Monroe. De Madonna à Marilyn Monroe, le chemin est tout tracé et plusieurs l'ont déjà emprunté, à commencer par Madonna (dans le clip **Material Girl**), parmi lesquels je ne citerai que Gloria Steinem qui dans son excellent essai sur Marilyn, fait remarquer que Madonna, comme Marilyn, utilise « sa séduction non pour offrir aux hommes ce qu'ils attendent, mais pour obtenir d'eux ce qu'elle désire — dans les années 80, c'est la bonne formule pour drainer l'adhésion des adolescentes »⁽¹⁾.

Marilyn, on a trop tendance à l'oublier, était aussi un personnage. Un personnage qui ne ressemblait guère à Norma Jean Mortenson, fille illégitime de C. Stanley Gifford et de Gladys Mortensen, qui fut élevée par plusieurs mères nourricières, passa une partie de son enfance dans un orphelinat et se maria, à peine âgée de 16 ans, à un marin de nom de Jim Dougherty.

La blonde Marilyn fut créée autour de 1946, à la *Twentieth Century-Fox*. Dans son livre, Gloria Steinem cite d'ailleurs avec amusement cette anecdote où Norma Jean, fraîchement rebaptisée par les nababs du studio, demande à un homme qui voulait un autographe de lui épeler Marilyn Monroe parce qu'elle n'était pas sûre du tout de la façon dont cela s'écrivait.

Marilyn Monroe, superbement aguichante, image de la sexualité incarnée, a rapidement pris le pas sur Norma Jean Mortenson qui, docile, s'est effacée. Jusqu'au jour où Norma Jean, fatiguée du poids des robes, du maquillage, des sourires et des moues boudeuses de Marilyn, fatiguée de



Marilyn (Photo : Collection Cinémathèque québécoise)



Madonna

porter sur tout le corps le personnage qu'on lui avait forgé et qui l'avait investi, a décidé d'en finir. La mort de Norma Jean Mortenson, survenue le 5 août 1962, soit il y a exactement 25 ans, a marqué avec une force incroyable la profonde cassure qui sépare la femme du personnage. Marilyn Monroe n'avait absolument aucune raison de se suicider. Norma Jean Mortenson en avait plusieurs. Et Marilyn Monroe n'était pas la moindre d'entre elles...

Mais voici que l'image de Marilyn Monroe, qui a traversé le dernier quart de siècle sous diverses formes allant du puzzle au carton d'allumettes en passant par le *T-shirt* et le poster, s'anime de nouveau. Récemment, Daniel et Nadia Thalmann ont réalisé un tout petit film intitulé **Rendez-vous à Montréal**. Grâce au graphisme par ordinateur, on a fait bouger Marilyn Monroe. La simulation n'est pas encore parfaite, mais cela viendra sûrement. Et Marilyn pourra recommencer à vivre, cette fois sans que Norma Jean Mortenson ne lui serve de support, sans que cette personnalité complexe ne vienne briser la belle homogénéité du mythe avec ses traumatismes d'enfant.

Création synthétique, artificielle, Marilyn Monroe le deviendra alors totalement. Exactement comme Betty Boop qui était issue du même crayon que Popeye et dont les créateurs avouaient s'être inspirés de Louise Brooks, Clara Bow, Ruby Keeler et Joan Crawford. Les personnages finiront donc par avoir une vie autonome, en concurrence directe avec les hommes et les femmes qui, souvent, en seront les modèles. Cela me rappelle bizarrement le titre d'un film de science-fiction : **Invasion of the Bobby Snatchers**, réalisé par Don Siegel en 1956 et *remaké* par Philip Kaufman en 1978.

Dans **Who's that Girl**, le plus récent vidéoclip de Madonna, on retrouve la chanteuse qui s'amuse à regarder évoluer un dessin animé offrant une caricature d'elle-même. Elle apparaît à l'écran en Betty Boop blonde et, pendant un court instant, on aperçoit alors une image qui synthétise Louise Brooks, Clara Bow, Ruby Keeler, Joan Crawford, Marilyn Monroe et Madonna. En voyant cela j'ai été amusé. En y repensant, j'ai eu le vertige. ■

(1) Gloria Steinem, **Marilyn inconnue**, éditions Sylvie Messinger, Paris, 1986.

Solutions des jeux de la page 53 :

Anagrammes progressifs :

1. SE
SET
TRÈS
TIERS
PISTER
SCRIPTE
2. IL
FIL
FILE
FILER
FILMER
3. TA
ART
TRAC
CARTE
ACTEUR
TRUCAGE
4. EN
NET
GENT
GANTÉ
GITANE
NÉGATIF